CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

Amphictyons, 20 décembre 1902.
Réveillonneurs de la Douzième Nuit, 6 janvier.
Equipe de Rénéd, 10 janvier.
Mardi Gras, 6 février.
High Priests of Mithras, 9 février.
Elèves d'Obéron, 12 février.
Cosmos, 16 février.
Athénéens, 17 février.
Chevaliers de Momus, 19 février.
Equipe de Protée, 23 février.
Equipe Mystique de Momus, 24 février.
Rex, 25 février.

TEMPERATURE

Du 29 décembre 1902.

Thermomètre de R. et K. Otto Fuchs, Opticiens, 604 Rue Gravier.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	64	19
Midi.....	56	13
3 P. M.....	54	12
6 P. M.....	52	11

LE ROLE PACIFIQUE DES REPUBLIQUES MODERNES

Depuis quelque temps, il s'est dit et écrit, ici et ailleurs, dans la presse et dans les assemblées publiques, bien des choses flatteuses sur la question d'arbitrage et le noble rôle qu'a joué dans cette affaire le président Roosevelt, mais aucun discours, aucun article n'a produit autant d'effet que la lettre si longtemps due du baron d'Estournelles à M. Roosevelt. On sait que le baron d'Estournelles est présentement un membre de la Chambre des Députés siégeant au Palais Bourbon et un diplomate français, mais aussi un ancien membre de la fameuse Conférence de la Paix qui eut lieu il y a quelques années à La Haye, et aujourd'hui encore, membre du Tribunal international d'arbitrage. A tous ces titres, il jouit d'une grande autorité dans les cercles diplomatiques et sa parole exerce une très sérieuse influence sur les faits et gestes des différents gouvernements des deux mondes.

Dans la lettre qu'il adresse directement au Président, il le félicite chaleureusement et le remercie sincèrement des efforts qu'il a faits avec autant de succès que d'habileté, pour sauver la noble institution de l'arbitrage que l'on avait sourdement "Boycottée"—c'est le terme dont il se sert pour qualifier la triste conduite des autorités des différents pays d'Europe.

Le gouvernement de Washington s'est en effet, couvert de gloire, en cette circonstance; il a fait la plus belle de toutes les conquêtes celle de l'estime des honnêtes gens de tous les Etats des deux hémisphères.

Cette conduite est d'autant plus honorable de sa part, qu'il devait être tenté d'accepter le rôle d'arbitre qu'on lui offrait de tous les côtés. M. Roosevelt n'a pas voulu de cette gloriole dont il ne pouvait se couvrir qu'aux dépends d'une institution qui peut rendre les plus précieux services à l'humanité.

Il a préféré se montrer tout simplement utile à ses semblables et créer un précédent dont les suites sont incomparables.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce qui se passe, c'est que ce sont trois gouvernements républicains qui se mettent ainsi à la tête du mouvement pacificateur, en forçant en quelque sorte la main aux vieilles monarchies de l'ancien monde—les Etats-Unis, le Mexique et la République Française. Il y a longtemps que la politique ne nous avait fait assister à un pareil spectacle: il est d'autant plus consolant, d'autant plus rassurant que les républiques sont évidemment les gouvernements de l'avenir. Tout cela peut nous faire espérer pour nos neveux une ère de paix et de prospérité inconnue jusqu'à nous.

La Population Etrangère du Vénézuéla.

Sait-on que la population étrangère du Vénézuéla est une des plus denses qui existent en Amérique?

Le tableau suivant, qui a été récemment dressé par le Foreign Office, mérite, à cet égard, d'être publié.

Les étrangers au Vénézuéla.

Nationalité	Hommes	Femmes	Total
Anglais.....	4.246	1.908	6.154
Allemands.	620	342	962
Français....	1.763	782	2.545
Espagnols..	7.912	5.646	13.558
Hollandais.	2.476	1.253	3.729
Italiens....	2.493	686	3.179

et seulement 232 Américains et 82 Danois.

L'élément étranger dans Caracas, la capitale du Vénézuéla où ont été opérées les arrestations, se répartit ainsi:

Nationalité	Hommes	Femmes	Total
Anglais.....	221	123	344
Allemands....	217	144	361
Français.....	405	295	700
Espagnols....	3,842	2,882	6,724
Hollandais...	119	65	184
Italiens.....	612	205	817
Danois.....	21	14	35
Américains du Nord.....	64	32	96
Colombiens...	111	75	186
Américains du Sud.....	25	13	38
Autres nationalités.....	269	71	340
	5,906	3,919	9,825

La population totale de Caracas est d'environ 100,000 habitants.

La superficie du Vénézuéla est de 1,114,500 kilomètres carrés soit exactement quatre fois et demie la superficie de la Grande-Bretagne et de l'Irlande réunies.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Toute la presse a parlé du monocle, à propos de la mort de M. Lucien Mahlfeld. Notre regretté collaborateur portait, en effet, le monocle dans l'habitude de la vie, comme il portait des gants blancs tout le jour, mais il avait le monocle aimable, ce qui n'est pas le fait de toute monde, et dès qu'il se mettait au travail, monocle et gants blancs disparaissaient, et tranquillement il arborait des lunettes, comme feu Sarcey, et c'était une antithèse cet un jeune figure et un fine moustache.

Qui a inventé le monocle? Ce doit être évidemment un borgne qui n'avait que faire d'un lorgnon, mais l'histoire ne nous a pas légué son nom. Il en est ainsi de plus d'un inventeur.

Le premier monocle dont les vieux parchemins fassent mention est celui de Néron: une émeraude très grande taillée jusqu'à une grande finesse; elle lui servait à tamiser les rayons du soleil. Cette origine césarienne pourra flatter quelques-uns et déplaire à d'autres en tant que césarienne, mais la corrélation est très éloignée: M. Félix Faure, président de la république, portait aussi le monocle, et, on l'avouera, il n'avait rien de commun avec Néron.

L'origine du monocle, dans la société moderne, remonte à l'usage de la loupe dont on se servait au dix-septième et au dix-huitième siècle pour regarder les estampes, les miniatures, et que certains amateurs portaient toujours sur eux. Cette loupe s'appelait un monocle au temps de Théophile Gautier, et c'est à peu près à cette époque que l'usage est venu de porter "le carreau dans l'œil".

Emile de Girardin fut un des premiers fervents du monocle. Nous le voyons encore présenté au chah de Perse en 1878, et le Chah répétant: Girardin, Girardin, d'un air incertain. Puis, comme la personne qui faisait la présentation, précisait en disant: "M. de Girardin: un grand publiciste, un grand écrivain, directeur de journaux....", le Chah reprit d'un air entendu:

—Girardin! oui, oui. Girardin....! Girardin!

Le monocle de M. de Girardin en fit une chute.

Le ton du souverain asiatique allait toujours en augmentant, pour finir presque en riant.

Mais il est plusieurs variétés parmi les monocles, comme parmi les roses; moins cependant. Le prince de Sagan a mis à la mode, sous l'Empire, le lorgnon à cadre d'écaille, avec un large ruban de moire. Le prince de Beauffremont, à la même époque, portait le monocle visé au bord du chapeau. On a porté aussi le monocle carré; le dernier a été celui de Marie Uchard. Aurélien Scholl portait le monocle sans cadre, le verre seul et rond, attaché au cou par un cordon invisible. Il a créé aussi le genre, tout à fait gaureux, de laisser tomber négligemment le monocle, par un mouvement des sourcils, après avoir dévisagé quelqu'un.

Le maniement du monocle est tout un artifice. On badine avec le cordon du monocle, certains le visent doucement et sournoisement, d'autres avec vivacité et hauteur. C'est que les uns cherchent une malice, les autres une impertinence. Mais d'autres le portent sans aucune affectation. Henry de Pène avait fort grand air, et cette élégance lui allait comme tant d'autres; elle convenait aussi à Alphonse Daudet, dont la physionomie pleine de finesse et de lumière s'amusait à ce reflet.

M. Chamberlain a donné une nouvelle illustration au monocle, mais sa figure glabre ne trouve d'avantage à cette affectation que de paraître un peu moins celle d'un clergyman. La fleur à la boutonnière est peut être, pour lui, un correctif du même genre.

Le monocle sied fort bien chez nous, à la physionomie militaire du marquis de Mun, au marquis de Reverseaux, ambassadeur de France à Vienne; au duc Decazes, à M. Schépa, à M. de Lagrange, au baron Xavier Reille, au comte de Turenne. Les hommes de lettres qui portent le monocle sont nombreux: M. Paul Bourget a le monocle bienveillant; M. Capus le porte en observateur, M. Monicyeux en curieux, et M. Henri de Régnier ne le quitte jamais, ce qui fait qu'on ne peut lui attribuer une signification particulière.

Dans l'armée, le monocle est porté surtout par les officiers de cavalerie. Il est plus commode à cheval que le lorgnon; mais parmi les généraux, nous ne voyons guère de monocle que le général Zurlinden, qui est d'ailleurs un brillant cavalier.

La "Liberté" a fort bien parlé du monocle; elle n'a pas parlé du lorgnon.

Le lorgnon est directement le successeur du binocle des Incroyables. Ce binocle, tenu à la main, comme plus tard le face-à-main des femmes, était, on le sait, fait de deux verres montés sur des branches qui s'ouvraient plus ou moins et se refermaient dans un étui accroché à un ruban de cou. L'impertinence du binocle est connue; cinquante caricatures du temps la font admirablement valoir. Le lorgnon n'a rien de semblable. Il est plutôt triste en ce qu'il dénonce une infirmité de la vue. Mais il n'a rien de sournois non plus, comme les lunettes, qui servent de miroir à certains pour voir ce qui se passe derrière eux.

Le lorgnon est sans prétentions; il est bourgeois. L'homme qui le porte actuellement en fait une seconde nature, si bien que sa photographie sans lorgnon, lui donne plus du tout sa ressemblance.

Otez le lorgnon à M. Bourgeois président de la Chambre et ce n'est plus M. Bourgeois. De même pour M. de Ramel, M. Rano, M. Cochery, M. Rouvier. Pour les presbytes, le lorgnon n'est utile que pour lire; ainsi M. Waldeck-Rousseau s'en sert à la tribune, mais seulement pour lire des documents.

M. Pelletan a une manière violente d'enfoncer son lorgnon sur son nez, comme si M. Pelletan manquait de nez. M. Lockroy joue avec le cordon de son lorgnon; il y met de la grâce. M. Millerand a le lorgnon mélancolique, M. Jaurès semble s'en servir à regret, et M. Mirman ne l'a pas abandonné au régiment.

Dans les lettres, le lorgnon est, hélas, presque universel. Henry Fouquier ne l'abandonnait jamais, même à la chasse, et il y trouva l'avantage, un an avant sa mort, de ne pas être éborgné par le plomb d'un voisin maladroit. Il faut citer M. Jules Lemaître, M. Brunetière, M. Hanotaux, parmi les académiciens, M. Janvier de La Motte, M. Valabrègue, M. Samuel, directeur des Variétés, parmi les fidèles du pince-nez.

Parmi les hommes très élégants, il en est même comme le marquis de Lubersac, qui préfèrent le lorgnon au monocle.

Quant aux lunettes, c'est un vieil usage qui se perd et ne se maintient que chez les vieillards et les hommes dont la profession les condamne à un travail assidu. M. Thiers a été le dernier à porter des lunettes d'or, en quoi il ressemblait à M. Joseph Prudhomme. Ces lunettes faisaient partie de sa personnalité, comme son toupet, ses cols et sa redingote brune.

Les lunettes ne sont plus les bésicles énormes qu'on portait autrefois sur le bout du nez. Elles se sont faites petites, simples, aussi dissimulées que possible, mais c'est encore d'elles qu'est venue la locution: "Regarder en dessous." Rien de semblable cependant dans la physionomie très franche et très hardie de M. Edouard Drumont, ni la physionomie sérieuse et limpide de M. Emile Ollivier.

Et personne ne porte plus de lunettes bleues depuis qu'elles ont si mal déguisé le général Boulanger, venant secrètement de Clermont à Paris.

Plus que centenaires.

On annonce la mort à Nantes de Mme Bignonneau, née Catherine Pavageau. Mme Bignonneau était née le 15 fructidor an VIII (4 septembre 1800). Elle était donc dans sa cent troisième année.

Mme Labainville, de Tilly (Meuse), n'a que cent ans, depuis le 6 décembre; malgré ce grand âge, elle montre bon pied, bon œil, excellent estomac et jouit de toutes ses facultés.

Mais qu'est cela à côté d'un nègre africain dont parle un de nos confrères et qui compte 193 printemps!

Et la femme la plus âgée?

Les Tyroliens assurent que c'est une de leurs compatriotes qui se proclame d'une voix cassée, âgée de 200 ans bientôt. Elle demeure dans une grotte, se nourrit de racines, de fruits sauvages, de légumes que lui apportent les gens du pays.

Quelle réclame pour les végétariens!

CORRESPONDANCE.

Voici la lettre qui accompagnait l'article du comte Forcioli-Conti que nous avons publié dans notre dernier numéro. Nous avons pensé après coup que cette lettre serait lue avec intérêt.

A Monsieur le Directeur du journal l'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans.

Monsieur le Directeur,

Cette lettre d'un inconnu vous vient de la ville de Napoléon. Me sera-t-il permis d'espérer qu'elle recevra un accueil favorable, puisque vous comptez au premier rang parmi les bons Louisianais qui restent fidèles aux souvenirs du glorieux passé.

Tous vos compatriotes se préparent à rendre un solennel hommage au premier consul Bonaparte qui fut, il y a cent ans, le bienfaiteur et le libérateur de la belle contrée dont il opéra l'annexion aux Etats-Unis d'Amérique. Ne se plairaient-ils pas en même temps à témoigner quelque sympathie à sa ville natale par une glorieuse co-opération à l'œuvre de l'achèvement extérieur de la cathédrale ajaccienne, — insigne monument historique, temple consacré à la mémoire de notre héros.

Ainsi ils nous feraient l'honneur de nous associer à la célébration du centenaire si heureux pour la noble et bien chère Louisiane.

Veuillez, je vous prie, M. le Directeur, agréer mes excuses avec l'assurance de ma plus haute considération.

Cte FORCIOLI-CONTI,
Anc. Maire d'Ajaccio.

Ajaccie, le 30 novembre 1902.

Les quatre listes de souscription publiées jusqu'à ce jour ont été adressées avec une lettre à messieurs les membres de l'Athénée Louisianais qui ont été priés de vouloir bien les communiquer aux personnes désireuses de les parcourir.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

Le temps lodémant de dimanche dernier a empêché beaucoup de monde de se rendre aux deux spectacles. Il en est ainsi souvent en cours d'une saison théâtrale; les meilleures représentations se donnent devant des parterres très peu nombreux.

A la matinée, M. de Maurey, quoique souffrant d'un enrouement, a fait de son mieux, dans le rôle d'Eléazar, pour plaire au public.

Ce été un vrai plaisir pour les habitués du dimanche d'entendre M. Bouxmann dans le rôle important du Cardinal qui convient admirablement à l'organe et au talent de notre basse noble. Il est impossible, croyons-nous, de chanter mieux que M. Bouxmann les belles pages qui abondent dans ce rôle difficile entre tous.

Quant à M. Paz, nous répétons ce que nous avons dit précédemment: que l'interprétation du rôle de Léopold par cet artiste distingué est incontestablement la meilleure que nous en ayons eue depuis bien des années.

Mlle Guinchard, qui était en voix, a magnifiquement chanté le rôle de Rachel. Les notes du registre élevé de la forte chanteuse sont d'une grande pureté et sont vibrantes d'émotion.

Mme Fauré a chanté le rôle de la princesse Eudoxie.

Mlle Courtenay et M. Jérôme sont toujours excellents dans leurs rôles; pourtant, dans Lakmé, ils se surpassent. Il semble que le chef-d'œuvre de Délibes ait été écrit pour eux. Dans cet opéra, il n'y a réellement que trois rôles importants dont l'interprétation ne saurait être confiée à des médiocrités, et quand ils sont rendus, comme ils l'ont été dimanche soir, une telle représentation fait honneur à une scène, fut-elle la plus grande du monde.

BERNIER ROUEN.

THEATRE TULANE.

Il se passait hier un véritable événement au Tulane. Stuart Robson, le véritable vétéran de la scène américaine, nous revenait après plusieurs années d'absence. On sait que M. Robson a près de 67 ans, et environ 50 ans de théâtre.

Il reparaissait dans une de ses pièces favorites, "The Comedy of Errors" de Shakespeare, à laquelle il doit presque toute sa renommée.

Cette fois, il jouait le rôle de Dromio de Syracuse, où depuis longtemps il enlève tous les suffrages des parterres les plus connaisseurs d'Amérique.

Le rôle de Dromio d'Ephèse est rempli par M. Clifford Leigh, un acteur très renommé de la scène anglaise.

Il va sans dire que "The Comedy of Errors", un des chefs-d'œuvre de Shakespeare qui excellait dans la comédie comme dans la tragédie, a été montée avec un soin extrême. Les décors comme les costumes sont de toute beauté et jamais "The Comedy of Errors" n'a été produite avec tant de luxe.

La pièce en vaut la peine et les acteurs le méritent. La troupe est composée de la fine fleur des comédiens de langue anglaise. Elle a obtenu, hier, un succès d'enthousiasme.

GRAND OPERA HOUSE.

Il y avait foule aux deux premières représentations de "For Home and Honor", et deux fois de suite on a vu briller la bienheureuse pancarte "Standing room only", au contrôle du Grand Opera House.

On le conçoit aisément quand on sait que la pièce est une des plus émouvantes du répertoire et que le rôle principal est interprété par une artiste de premier ordre comme Miss Esther Lyon.

"For Home and Honor" est l'histoire d'une honnête femme mariée à un homme indigne d'elle et qu'elle est obligée d'abandonner. Comme malgré la séparation, il poursuit à la persécuter, elle prend la résolution de le tuer pour se délivrer de lui.

Elle est arrêtée et va être condamnée, quand l'indigne époux pris de remords déclare qu'elle l'a assassiné en cas de légitime défense.

Dans ce drame Miss Lyon, dont on connaît le talent profondément dramatique, vient de remporter un très brillant succès.

La troupe dont elle est entourée est d'ailleurs excellente. Il ne faut citer les noms des acteurs et actrices qui figurent dans ce beau drame pour se faire une idée du succès obtenu — Miss Alice Tant Hall, Miss Lizzie Montgomery, Miss Van Dusen et MM. Whittaker, F. Sheridan, Thos. Keogh et Lewellyn.

Impossible de commencer plus brillamment une saison dramatique que.

THEATRE CRESCENT.

"The Village Postmaster" que vient de produire avec succès le Crescent Theatre, nous ramène à cinquante ou soixante ans en arrière et nous transporte en plein New England, dont elle nous rappelle les anciennes mœurs austères.

La scène se passe un jour d'exercices militaires, comme il y en avait autrefois dans la Nouvelle-Angleterre; de là, le caractère essentiellement pittoresque de la mise en scène.

Il survient au milieu de ces exercices une pluie torrentielle qui disperse les vaillants défenseurs de la patrie et produit le plus amusant effet.

Le principal mérite de "The Village Postmaster" est de ramener sur notre scène un excellent acteur jadis fort aimé de notre public, et auquel le parterre actuel a fait fête — Joseph Wheelock, dont le jeu nous prouve que si nous avons à l'heure qu'il est d'excellents artistes nous n'en étions pas privés jadis.

"The Village Postmaster" fera salle comble toute cette semaine.

THEATRE AUDUBON.

"Cinderella" — Cendrillon — telle est la féerie que la troupe Baldwin-Melville offre à ses habitués pendant la semaine du jour de l'an. Une pareille pièce attirait naturellement la foule à ce théâtre dimanche et hier lundi.

Elle permet à la direction et à la troupe de déployer un luxe extraordinaire de mise en scène et tous à l'envi l'ont mise à profit.

M. Lester Lonergan, qu'on est passionément un acteur de grande valeur dramatique, mais aussi un comédien plein de vivacité et de gaîté, fait merveille dans ses fameux rôles du baron de Pomponique.

Ce qu'il faut faire ressortir avant tout, c'est la richesse des décors comme des costumes, et surtout la façon exquise dont sont réglés les ballets.

Cette production de Cinderella fait le plus grand honneur à M. Percy Maldon.

Miss Amélia Gardner s'est fait chaleureusement applaudir dans son rôle de reine des Fées.

C'est le ballet des enfants qui a produit le plus d'effet dans ces deux représentations dont le succès assure à ce théâtre une brillante série de salles combles.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Si l'on veut trouver de la variété dans les différentes scènes dont se compose une représentation théâtrale, il faut aller à l'Orpheum. Les comédiens, les chanteurs, les danseurs, les contorsionnistes, les acrobates même y abondent.

Citons d'abord les deux Reys, frère et sœur, qui se font bruyamment applaudir dans "Casey the Fireman".

Il y a aussi les sœurs Elinor qui font fureur dans les "Adventures of Bridget McGuire".

Le public a fait, hier soir, un excellent accueil au quintette anglais des Misses Staverdale.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 69 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

I

LE MASQUE TOMBE.

Suite.

En l'épousant, il avait obéi à un calcul.

C'était à cause de sa fortune uniquement qu'il l'avait prise.

Pour elle, Jane, la lumière se faisait brutalement.... et son cœur, si confiant, si généreux, était frappé d'un coup mortel.

Avec une hâte fébrile elle remit la lettre dans le tiroir, repoussa celui-ci, puis, après avoir refermé le meuble elle quitta la pièce....

Elle marchait d'un pas raide, automatique, comme si elle ne se fut pas réveillée d'un cauchemar.... l'épouvantable cauchemar dans lequel depuis des minutes.... des siècles.... elle vivait.

Elle regagna sa chambre à elle.... cette chambre dans laquelle elle passait la plus grande partie de ses journées....

Le feu se mourait dans la cheminée.

Un petit amas de cendre blanche marquait la place où, tout à l'heure, elle avait jeté la lettre dénonciatrice.

Alors, malgré les termes formels de celle-ci, Jane se raccrochait quand même à un espoir....

Maintenant c'était fini.

Pour toujours son bonheur venait de sombrer.... pour toujours à vau-l'eau s'en allaient ses dernières illusions....

Plus jamais un sourire sincère ne viendrait à ses lèvres....

La joie était morte en elle....

Elle se laissa tomber sur un canapé. Et de nouveau, plus pressées, plus brûlantes encore que tout à l'heure, ses larmes coulèrent.

Qu'allait-elle faire? Quel parti prendre? Demander la séparation?

A cette idée son cœur se déchirait.... Elle ne croyait pas qu'il fût possible de tant souffrir....

Dans son cerveau tout se brouillait.

— Armand..... Armand.... murmurait-elle encore dans une plainte où s'exalait toute la souffrance, toute la déception de son âme.

Soudain elle eut un brusque tressaillement. Un bruit de voix venant du vestibule parvenait jusqu'à elle.

Puis elle entendit des pas monter l'escalier, des pas dont le bruit était amorti singulièrement par des tapis.

Elle n'eut que le temps d'essuyer ses yeux tout rougis et les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

On frappait à la porte de sa chambre.

Et à la façon dont ces coups étaient frappés elle devinait qui était là.

Ce n'était pas une femme de chambre.... Ce n'était pas Armand non plus.

Un nom vint à sa bouche:

—Père.

Elle ne se trompait pas.

Le banquier faisait son apparition.

Depuis trois ans, celui-ci avait beaucoup vieilli. Sa chevelure était toute blanche. Des rides plus nombreuses, plus profondes sillonnaient son front. Le dos semblait s'être aussi légèrement voûté.

Mais l'expression de bonhomie de visage demeurait la même, un peu moins marquée pourtant, voilée d'une inquiétude constante qui faisait dire tout bas à ses amis:

—Quel chagrin mine donc Gérald?

On n'en devinait point les motifs, en effet.

On le savait excessivement riche. Sa fille l'aimait. Ils vivaient très unis. Si son gendre, lui, menait la grande vie, ce n'était pas une raison pour créer au banquier le souci continuel qu'il montrait.

Quand des intimes le questionnaient à ce sujet, il hochait la tête et répondait:

—Mais je n'ai rien, je vous l'affirme....Ma Jane est heureuse....N'est-ce pas là tout ce que je désire.

Ce qui ne l'empêchait point de soupirer dès qu'il était seul.

—Pauvre chère petite....Ah non.....Certes, elle n'est pas heureuse....Je le vois bien.... et j'en souffre....Ne suis je pas coupable, en somme? J'aurais dû montrer plus de fermeté, ne pas céder aux prières de Jane, empêcher ce mariage, car plus qu'autrefois encore l'avenir me fait peur.

Mais il était trop tard: le mal devenait irrémédiable.

Pourtant Jane ne se plaignait point.

Elle dissimulait sa pensée à son père; elle lui cachait la vérité autant qu'elle le pouvait, s'efforçant de sourire quand il se trouvait près d'elle afin de lui donner l'illusion d'un bonheur qu'elle ne goûtait guère, hélas!

En apercevant le vieillard elle s'était levée. Elle se précipita vers lui.

—Ah père, comme tu es bon de venir chaque jour me surprendre ainsi, de m'apporter la joie de ta chère présence!

Et de même qu'autrefois, quand elle était petite, elle se jetait à son cou, elle lui entourait la tête de ses bras, elle mettait son front sur l'épaule du vieillard.

Peut être était-ce pour lui cacher l'émotion qui l'agitait..... ses paupières humides de larmes ....la lividité de son visage.

Et voici qu'elle parlait avec une sorte de volubilité, ne laissant pas au banquier le temps de placer un mot.

—Je suis si heureuse de te voir ....Regarde.....je mettais un peu d'ordre dans ma chambre et je me disais que tu venais bien tard me dire bonjour....j'avais déjà peur qu'un accident te fût arrivé....Heureusement, il n'en est rien....je t'aime tant, père, que....lorsqu'il est question de toi, un rien suffit pour m'alarmer.

Lui, se laissait aller, envahi par une douce griserie, jouissant délicieusement de la caresse exquise que lui procurait l'étreinte de sa fille adorée.

—Ah! mignonne....mignonne.

Il voulut à son tour l'embrasser. Ses lèvres cherchèrent les joues fines de Jane.

Et tout de suite, au contact de ces joues encore humides de larmes, il tressaillit.

—Jane!....Tu as pleuré.... balbutia-t-il.

Sa voix grave tremblait.

Ses mains, avec une tendre et anxieuse sollicitude, étreignaient la tête de la jeune femme qu'un frisson parcourait.

Il obligea Jane à le regarder en face.

—Oui, tu as pleuré.....Tu pleurais quand je suis entré.

—Mais je t'assure, père.

Ne nie pas....Je ne suis pas aveugle. Tu as encore les joues humides et les paupières toutes bouffies....Tu es malheureuse, Jane, et tu me caches ta peine.

Il se laissait tomber, accablé, dans un fauteuil.

De gros soupirs montaient à ses lèvres et ses yeux s'emplissaient d'une tendresse profonde.

Cette douleur n'était point simulée, Jane le savait.

Aussi s'empressait-elle aussitôt vers le banquier:

—Voyons, père....que vas-tu t'imaginer? moi malheureuse.... est-ce que je n'ai pas reçu de la vie tout le bonheur que j'en espérais.

—Jane!

Il ajouta:

—On ne pleure pas sans raison....Pourquoi me mentir, ma pauvre enfant?

—Eh bien, c'est vrai, père.... J'ai pleuré.

—Tu vois....Tu avoues enfin.

—Oui.

Elle s'asseyait près de lui.... Et de nouveau son bras s'enroulait au cou du vieillard et sur la large poitrine de celui-ci sa jolie tête blonde se reposait.

Elle prononça:

—Une migraine affreuse a fondu sur moi cette nuit. Je n'ai pas dormi. J'ai beaucoup souffert. Tout à l'heure, lorsque tu es entré, je pleurais comme une enfant.

Il hocha la tête, incrédule.

—Ta migraine, toujours ta migraine. Oh! ce prétexte, combien de fois t'a-t-il servi pour tenter d'apaiser mon inquiétude, lorsque, comme aujourd'hui, je te surprenais sanglotante.

—Père, je te dis la vérité.

—Hum!.... hum....

Il toussa.

—S'il en est ainsi, pourquoi ne consultes-tu pas un médecin?

—Un médecin, père, ne peut apporter aucun remède à mon mal.

Elle se serrait contre lui.

Il la sentait frissonner.